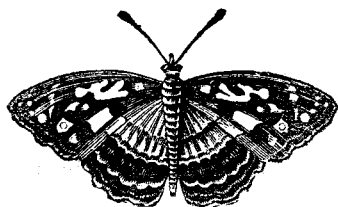


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE JOUR DE L'AN.

Je vous souhaite une bonne année, une parfaite santé, une heureuse éternité, accompagnée de plusieurs autres, et le paradis à la fin.

(*Ce qu'on appelle le peuple.*)

Monsieur ou Madame, voulez-vous me permettre de vous présenter mes souhaits et mes hommages.

(*Ce qu'on appelle le beau monde.*)

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui mit chaque chose en son lieu :
Celles-ci sont pour l'an trois mil...
Ainsi soit-il.

(BÉRANGER.)

Courez, courez, gente sottise et absurde, courez ! Le vent est aux étrennes et aux cadeaux ; la main de la fortune est ouverte ; courez ! l'occasion est belle, la curée sera bonne ; courez donc ! Votre visage de circonstance, vos souhaits de convention, vos baisers d'obligation, tout cela est de mode aujourd'hui, jusqu'aux saluts et aux courbettes ; demain, il serait trop tard ! Aujourd'hui, on vous écouterait, on vous saluerait, on vous récompenserait ; mais demain, on vous tournera le dos : courez, courez donc vite !

Hier, la foule s'arrêtait avide, la bouche béante,

devant les étalages ; elle était là immobile, comme fascinée à la vue de ces brillants hochets qui peut-être feront chanceler plus d'une austère vertu : la jeune fille au modeste tablier soupirait en passant, et peut-être ce soupir renfermait-il tout un avenir de femme ! D'autres, plus heureuses, regardaient avec assurance les objets qu'elles imposeraient à l'amour, tandis que la petite maîtresse, penchée sur son ottomane, dans son élégant boudoir où pénètre ce demi-jour si favorable à la coquetterie, attend dans l'anxiété et frémit au moindre bruit, car cet amant si passionné d'hier ne la quittera-t-il pas aujourd'hui, afin d'esquiver les cadeaux du jour de l'an. Ici la crainte, là l'espérance, ainsi va le monde.

Aujourd'hui, tout se meut. Oh ! comme ils se pressent, comme ils se croisent, comme ils sillonnent les rues et les places publiques ! On dirait, à voir leur empressement, qu'ils sont poursuivis par le monde et ses ennuis, ou qu'ils veulent échapper à quelque créancier impitoyable, ou bien qu'il leur tarde d'avoir jeté à la tête des idoles qu'ils encensent, leurs souhaits, leurs compliments, leurs flatteries de convention, et de quitter leur masque de bonne foi, si mince que l'hypocrisie perce de toutes parts au travers.

Voyez sur ces physionomies cet air de jubilation et de triomphe ! Oh ! la journée a été bonne pour ceux-là ! Voyez, leurs épaules sont encore voûtées, ils per-

tent encore la tête basse ; c'est qu'ils ont fait tant de courbettes, c'est qu'ils ont salué si bas !... comme si l'homme n'était pas fait pour porter la tête haute et pour marcher à travers le monde, face à face avec ses semblables !

Ou bien, à leur air de satisfaction, on reconnaît qu'ils viennent d'être délivrés d'une visite bien longue, bien ennuyeuse, comme s'il était indispensable de s'ennuyer ce jour-là plutôt que tout autre.

Ou bien, ils viennent de visiter un ami (un ami comme on en a tant dans le monde) ; ils lui ont débité à loisir ces complimens d'usage, ces phrases banales qui n'ont cours que dans ce jour de fausseté et d'hypocrisie ; mais demandez-leur, en sortant de chez cet ami, ce qu'ils lui ont souhaité, ce que signifient ces phrases, ces complimens... et je parie mon ame, qu'ils ne savent que vous répondre ! Le cœur seul garde un souvenir ; les lèvres sont comme la cire qui prend toutes les formes : elles rendent tous les mots, soit qu'ils viennent du cœur, soit qu'ils viennent de moins loin...

Ou bien encore, ils quittent un vieux parent, un oncle par exemple, dont ils viennent chaque année flairer la succession. Ils lui ont souhaité une longue suite de jours, les hypocrites !... Mais, en appliquant leurs lèvres avides sur ces joues de vieillard, ils ont cru, avec joie, sentir déjà percer les os de la mort !

Et voilà, pourquoi vous remarquez cet air de jubilation et de triomphe sur leur physionomie.

Mais voyez aussi ces autres ; quelle mine alongée ! Comme les muscles de leurs visages se contractent ! on dirait une jeune fille qui vient de voir se terminer son roman d'amour par une découverte qui brise le cœur, ou bien un enfant de dix ans, dont le château de cartes vient d'être détruit ! Oh ! c'est que leurs espérances ont été anéanties comme un château de cartes qu'on détruit, comme un roman d'amour qu'on termine.

Les uns ont trouvé valide et bien portant un vieux parent qui a déjà fait son testament ; les autres ont été reçus avec froideur et ironie par un supérieur dont ils avaient demandé la place ; d'autres croyaient trouver quelque figure de jeune et jolie fille à embrasser, mais ils n'ont rencontré qu'une tante ou une grand'maman ; d'autres enfin, sacrifiant à un usage plus ridicule encore, ont converti en bonbons, boîtes, etc., un trimestre de leurs appointemens, et cela pour offrir quelques cadeaux dont on ne manquera pas de critiquer la mesquinerie et le mauvais goût ; aussi, voyez comme ils ont l'air de s'amuser ceux-là...

Mais l'usage le veut... l'usage ! c'est un tyran qui appesantit son sceptre de fer sur notre espèce ! Heureux ceux qui ont assez de force, de courage et de bon sens pour s'élever au dessus des criaileries du vulgaire, et secouer le joug des préjugés.

Aussi, ne vous étonnez pas, si, par suite du souverain mépris que je ressens pour cet usage, je me

dispense de vous étourdir de la longue kirielle de souhaits que ce jour voit éclore d'ordinaire dans les journaux.

Je me bornerai, moi, à souhaiter à la France *gloire et liberté* ! à nos hommes d'état, la connaissance de nos besoins ; à notre ville, des rues moins malpropres et des réverbères qui éclairent davantage ; à ses habitans, santé, bonheur et diminution d'impôts ; à nos théâtres, un directeur définitif ; des maris aux jeunes filles ; de l'union dans les familles ; moins de coquetterie aux femmes, plus d'amabilité aux hommes, et pour terminer enfin, je répéterai avec notre chansonnier :

Or, mes amis, bénissons Dieu,
Qui mit chaque chose en son lieu,
Celles-ci sont pour l'an trois mil,
Ainsi soit-il !

La Mendicante des Chazottes.

Vous savez bien l'ancien bâtiment des Chazottes à la montée St-Barthélemy, sur le chemin de Fourvières.

C'était autrefois une abbaye royale de Bénédictines ; c'est aujourd'hui un dépôt de mendicité. Comme tout change avec le temps !

On l'appelait anciennement les *Chazaux*, du nom d'un point du Forez d'où l'abbaye avait été transplantée là, comme une plante gourmande sur un meilleur terrain.

Ce fut d'abord l'habitation de M. Mandelot, gouverneur du Lyonnais, et Henri IV logea là en 1593, quand il vint visiter sa bonne ville de Lyon. Les rois du ce temps là étaient à ce qu'il paraît moins difficiles que ceux d'aujourd'hui. Il est vrai qu'on n'avait pas encore perfectionné le budget, organisé les trois pouvoirs, et inventé la liste civile !

Et la chambre où coucha le Béarnais héberge sans doute aujourd'hui quelque mendiant estropié ou quelque vieille femme asthmatique ; car, je vous l'ai déjà dit, les Chazaux ne sont plus en 1832 qu'un dépôt de mendicité, institution philanthropique des temps modernes qui n'a pas même pallié le mal qu'elle était appelée à détruire. La mendicité est le fléau inévitable des grandes populations ; c'est l'exhubérance sociale, et tant que les pauvres feront autant d'enfans qu'aujourd'hui, il y en aura une portion qui viendra s'engloutir là.

Il y a, au reste, des hôtels et des équipages à Lyon, et partout où il y a des hôtels et des équipages il faut des dépôts de mendicité ; c'est le contrepois obligé d'une civilisation trop avancée ; c'est le revers de la médaille.

Et là, sur cette jolie porte à colonnes, festonnée et

parée encore de toute l'élégante coquetterie du moyen âge il y a chaque jour une femme assise.

Et cette femme est vieille, et on la croirait presque contemporaine du monument, car sous ses rides on découvre quelque chose de digne et de noble que n'ont pas les mendiants vulgaires.

Et elle demande l'aumône, car, lorsqu'on est vieille, sans fortune, et qu'on ne veut être, ni portière, ni femme, de ménage, ni ouvreuse de loges, ni complaisante pour le vice, il faut bien que l'on demande l'aumône pour vivre.

Et cette femme demandé; ou plutôt, assise là depuis l'aube jusqu'au soir, malgré la pluie et la neige qui battent sa face ridée, elle attend que la bienfaisance des passans lui fournisse de quoi acheter du pain pour elle et ses enfans; car, comme tous les pauvres, elle a beaucoup d'enfans. C'est la misère dans son beau idéal.

Un jour de cet hiver, la pauvre femme avait froid et ses petits enfans avaient faim. Personne encore ne lui avait donné, car personne n'était passé sur le chemin.

Enfin une femme, un ange, se présente; c'était Ayma! l'une de nos femmes les plus spirituelles dans la société, les plus pures dans leur intérieur, les plus charitables pour l'infortune. Jeune et jolie, enveloppée dans son large manteau à manches et à dessins gothiques, elle arrive devant la mendiante comme une vision du ciel. Elle sentait qu'il y avait là une douleur à calmer, et elle s'arrêtait d'elle-même, comme par habitude.

Pour mes petits enfans, s'il vous plaît, murmura la vieille!

Et à ces mots si simples, Ayma sentit son cœur se serrer, car la mendiante lui rappelait qu'elle aussi avait eu un enfant, et que le ciel le lui avait enlevé!! Elle venait justement de pleurer sur sa tombe. Pauvre mère!

Ayma mit la main à sa bourse, en tira une pièce d'argent, et la donna à la mendiante; non avec ce dédain superbe qui ôte tout le prix à un bienfait, mais avec cette délicatesse exquise qui suit tous ses mouvemens, délicatesse suave comme son ame.

Le même soir, Ayma avait pris des informations; elle avait visité l'humble toit de la mendiante, et, grâce à elle, un peu d'aisance était descendu sur cette famille.

Car Ayma sait depuis long-temps ce que c'est que la bienfaisance; ce sont là ses plaisirs à elle. Aussi les pauvres qui prient n'oublient-ils jamais de prier pour Ayma, et la bénédiction du pauvre est peut-être la seule que Dieu ratifie. Qu'il bénisse donc Ayma et sa protégée, la mendiante des Chazottes!

Mardi dernier, je fus présenté dans une des maisons les plus agréables de notre cité, où de jeunes et charmantes dames se donnent rendez-vous chaque

semaine, pour travailler en commun à des ouvrages destinés à alléger les souffrances des pauvres. Heureuse et bienfaisante idée, née d'un bon cœur et mise en œuvre par les cœurs qui lui ressemblent! Ici, sous des doigts délicats, la grosse toile et la laine se changent en vêtemens pour la vieillesse et pour l'enfance. Là, de jeunes hommes jouent à l'écarté, et, sacrifiant aussi à l'esprit de ces réunions, consacrent la moitié de leur gain au soulagement des infortunés. Quelle fut ma surprise, en reconnaissant dans la maîtresse de la maison, ma délicieuse apparition de la porte des Chazottes.

J'aurais pourtant dû m'y attendre!

LES SOUHAITS.

Le jour de l'an est une fête

Qui comble à la fois bien des vœux;

Aux complimens chacun s'apprête,

Et l'on se trompe à qui mieux mieux.

On s'embrasse, on se félicite,

On échange cadeaux, souhaits;

Puis l'instant d'après on se quitte,

Et l'on se hait plus que jamais!

A chacun, suivant son mérite;

Si l'on pouvait offrir un don,

Que de gens d'un masque hypocrite

Feraient bien vite l'abandon.

Je souhaite à l'ami perfide,

Le miroir de la vérité;

A cette médisante Armide,

Le manteau de la charité;

A coquette, vive et légère,

Un sablier, emblème du temps;

A jolie et simple bergère,

Un chien, un mouton, des rubans;

A maint docteur atrabilaire,

Une histoire de revenans;

Et pour finir gaiement l'affaire,

Des croix à tous nos courtisans!

A nos soldats, dont le courage

Vient d'assurer notre avenir,

Des immortelles pour hommage,

Et des lauriers pour souvenir!

M^{me} D'AUB.

L'AMOUR EN GAGE.

Quand Julie entra, sa mine était riieuse, son œil humide, ses mains folâtres. Elle me prit par la tête, et me baisant sur le front, elle me dit avec une douce voix: Charles, que je t'aime!

Je la regardais surpris. — Tu m'aimes plus aujourd'hui qu'hier? — Tous les jours davantage.

Folle, lui dis-je. — Oh! oui, bien folle, car je n'ai pas ton amour.

Et elle ouvrit le grand tiroir où je cache aux yeux profanes des camées antiques, de petites statues d'argent, des Césars rouillés, des Vénus endommagées, et une foule de grands hommes trouvés dans les carrières d'Herculanum ou de Montmartre.

Et elle me baisa de nouveau en me disant d'un ton de vive prière : donne-moi ton amour.

— Impossible ; je le conserve pour ma femme.

— Ta femme !.. Charles, vous êtes un monstre !

Je voulus l'embrasser. Elle pleurait.

Je n'ai jamais pu résister aux pleurs d'une jeune fille. Julie, m'écriai-je, si tu pleures, je te consignerai chez le portier. Tu m'attaques les nerfs.

La gaieté lui revint. — Aussi pourquoi, me dit-elle avec un sourire encore mêlé de larmes, pourquoi ne veux-tu pas me donner ton amour? Je serais si heureuse !

Et qu'en ferais-tu ? lui demandai-je gravement.

Ce que j'en ferais, Charles, je le garderais toute la vie. — Oh, oh ! — Parole d'honneur. Dis-moi que tu me le donnes. — Et si je te refuse ? — J'en mourrai de chagrin... Je ne puis vivre sans ton amour. — Mais c'est donc une rage ? — C'est tout ce que tu voudras, mais c'est comme cela.

Pauvre enfant, pensai-je en la regardant ; elle est si jolie... Ce serait un meurtre.

Eh bien ! me dit-elle, à quoi te décides - tu ? — A ne pas t'affliger plus long-temps. — Vrai ? Ton amour.. — Est à toi, Julie. Mais, au nom de notre tendresse, ne me fais pas repentir... — Oh ! ne crains rien, reprit la jeune folle, je te dois plus que la vie : compté sur ma reconnaissance.

Et elle me quitta.

Je restai huit mois sans la revoir.

Un jour, je la rencontrai. Elle vint à moi rieuse et folâtre, comme si sa conscience ne lui reprochait rien. — Eh ! mon pauvre Charles, comme tu es triste ! — Folle ! — Toujours folle ; je t'assure pourtant que je suis devenue bien raisonnable, va. — Et cet amour que tu devais garder toute la vie... — Ah ! l'amour ?.. — Oui. — Il est en gage, mon cher. Et pour preuve, voici la reconnaissance que je t'avais promise.

Ce disant, elle tira de son sac un papier imprimé sur lequel je lus : *Engagement du Mont-de-Piété : Un Amour en argent. Prêt : 290 fr.*

Quoi, perfide ! m'écriai-je, tu as mis mon amour?..

— Veux-tu me le dégager, me dit-elle ?

L'académie de Lyon donnera, dans sa séance publique de mai 1834, une médaille d'or de 600 fr. fondée par M. Mathieu Bonafous, à l'auteur qui présentera une bonne traduction, faite ou choisie par lui, des Géorgiques de Virgile, et enrichie des meilleures

notes et des commentaires les mieux rédigés sur la science agronomique, de manière à fournir aux jeunes gens qui étudient la langue latine les moyens d'acquérir des notions justes sur cette science si utile et pourtant si négligée jusqu'ici dans l'éducation.

Les ouvrages soumis au concours deyront être adressés, d'ici au 1^{er} avril 1834, avec un billet cacheté où sera répétée l'épigraphe de l'ouvrage, et qui contiendra les noms, qualité et demeure de l'auteur, à M. Dumas, secrétaire perpétuel, à MM. Tabareau et Breghot-du-Lut, secrétaires-adjoints, ou à tout autre membre de l'académie.

MUSIQUE.

On trouve dans le magasin de M. Mazoyer, éditeur et marchand de musique et d'instrumens, rue St-Pierre, n. 15:

UN GRAND ASSORTIMENT D'ALBUMS lyriques, par MM. Brugière, Panseron, Labarre, Cambon, M.me Duchambge, et autres compositeurs justement célèbres.

Tous ces ALBUMS, composés chacun de douze romances, avec accompagnemens pour piano et pour guitare, sont ornés de charmantes lithographies, et reliés avec luxe. Ils peuvent former de très-jolis cadeaux pour le jour de l'an.

Celui de Panseron, pour le piano, contient en outre trois dessins de broderies à la mode, une bourse, un tapis, et un cordon de sonnette.

Nouveautés qui viennent de paraître au même magasin :

LES TYROLIENNES, recueil de 4 walses composées pour piano, par M.me Faure-Boëris, et arrangées en quintetti, pour deux violons, alto, basse et flûte ou flageolet.

LE CHANT DU VIEILLARD, romance pour basse, par M. Mocker.

GLISSEZ, LÉGER BATEAU, barcarolle, par le même.

GRANDES VARIATIONS sur un air italien, composées pour le piano-forte, par M.me Faure-Boëris.

SOUVENIRS DE SÉMIRAMIS, pour le piano-forte, par M. Antoine Tell. Cet ouvrage est arrangé expressément pour les commençans.

Sous presse, du même auteur, pour paraître incessamment :

RONDOLETTO pour le piano-forte, sur un thème allemand favori.

VARIATIONS pour le piano-forte, sur une tyrolienne favorite. Les deux ouvrages sont aussi pour les commençans.



Charade.

Sans mon dernier mon premier ne peut vivre,
Et cependant il le craint et le fuit.
Souvent sur mon dernier, on se plaît à poursuivre
Une fière beauté dont un regard enivre,
Et que l'on cherche en vain dans un humble réduit.
Chacun d'eux est perfide, et cependant utile,
Voyage nuit et jour... c'est un triste métier.

Lecteur, n'irrite point ta bile,
Surtout ne va pas à la ville,
On n'y trouve pas mon entier.